

Vincent et les Pyrénées

Les Hautes-Pyrénées

Après sa courte mission au cadastre il est nommé gouverneur du château de Lourdes en 1806. C'est un lieu chargé d'histoire dû à sa position sur le haut de la moraine qui domine la plaine et surveille la vallée d'Argelès. Son accès est naturellement défendu par des falaises qui surplombent le gave et il devient la résidence des comtes de Bigorre au 11^e siècle. Pendant la guerre de Cent ans, il est la propriété des Anglais qui le laissent à la garde de Béarnais proches du vicomte de Béarn : ils vont en profiter pour piller les environs. Henri IV le fait remettre en état et, à la fin du 17^e siècle, devient prison d'État jusqu'en 1869, il change alors de fonction et de propriétaire car la ville de Lourdes l'achète. Il recevra le Musée pyrénéen grâce au Touring-Club de France et le premier conservateur sera Louis Le Bondidier en 1921 qui y apporte sa riche bibliothèque. Et voilà Chausenque devenu gardien de prison, lui qui rêve de grands espaces, de liberté, d'entente cordiale ! Avec le travail du cadastre, il pouvait arpenter le terrain mais ici il est en prison et il supporte mal l'injustice qui a conduit ces malheureux prisonniers politiques dans cet endroit :

À une époque où la tyrannie impériale l'avait peuplé, appelé par mon service dans ce château d'affligeante mémoire, je n'en passais jamais l'obscur et dernier guichet sans avoir le cœur serré. Encore tout attristé de plaintes amères et d'un désespoir qui n'était que trop fondé... lorsqu'il m'était permis d'offrir quelque soulagement à ces victimes de nos dissensions politiques avec quel bonheur je remplissais ce pieux devoir.

Il crée une plateforme en haut du château pour que les prisonniers puissent venir voir le paysage et respirer l'air de la liberté pendant quelques instants.

Lors de son mandat, un enseigne de vaisseau, Jean-Pierre de Rivoire, enfermé depuis 1801, s'évade au péril de sa vie mais ses compagnons d'infortune sont transférés au château d'If. Chausenque les plaint car leur nouvelle demeure est pire mais il est satisfait de l'évasion sans nul doute.

C'est un homme important dans la société des Hautes-Pyrénées, il a de nombreuses relations et ainsi il prend racine dans la Bigorre qu'il affectionne et déclare même que Tarbes est sa deuxième patrie. Il va bien en profiter et nous donne une description détaillée de la grande vallée d'Argelès et ses ramifications qu'il parcourt à pied, à cheval et en voiture. Les cimes des Hautes-Pyrénées ont frappé en premier ses yeux dans son enfance et il découvre comme un pèlerin avec son bourdon, seul ou sur les pas du pâtre, ce sanctuaire riche pour l'étude et la contemplation. Toutes ses randonnées et notes qu'il rédige sur les différents sujets qui l'attirent sont éparses et ne sont pas destinées encore à son œuvre écrite. Plus tard il fera le lien entre tous ces documents et ajoutera l'histoire et la géologie bien documentées. Ainsi, il commence ce chapitre notamment par les Romains, les Goths, les Sarrasins, les Normands, le Moyen Âge avec les Albigeois et Simon de Montfort puis la domination anglaise et la guerre de Cent ans, etc.

Chausenque insère une description géographique de la plaine de Tarbes et donne quelques renseignements divers : le nom d'Aureillan pourrait bien venir de la visite du Romain, Marc Aurèle, le château d'Odos où mourut la reine Marguerite, grand-mère d'Henri IV, les beaux haras de Tarbes et surtout le marché central bien animé :

Le vaste Marcadieu, où afflue le Béarnais en blouse blanche, reluit sous les brillants capulets que porte la Bigorraise [Bigourdane] et, le soir, de longs et bruyants chariots retournent au village tout fleuri de mines réjouies chantant en chœur ces chansons de Despourrins qui semblent exhaler un parfum de montagne.

Il signale que l'on vient de dix lieues à la ronde pour vendre parfois peu de choses, un agneau, un isard, un poulet...

Méthodique comme un scientifique qu'il est, il s'approche de la chaîne et pénètre dans le bassin d'Argelès, merveilleuse oasis au pied de tous les itinéraires qu'il va entreprendre. Voici une nouvelle description géographique qui fait ressortir l'éclatement des différentes vallées aboutissant à cette plaine accueillante et les pics qui l'entourent. Il est un peu peintre et son désir est de rendre par les mots une vision aussi réelle que possible avec l'émotion qui en découle. Souvent, devant des spectacles pyrénéens qui le surprennent et l'émeuvent, il dira son incapacité à traduire pour le lecteur ses impressions et regrettera de ne pas être un bon peintre :

Pendant que tout dormait, je foulais d'un pied hâtif le serpolet et le lotier doré tout humides de rosée, pour aller, sur les mornes de Nouillan ou d'Artalens, jouir dans le crépuscule [sic, l'aube] du matin de tableaux indescritibles où nul trait ne manquait à la magnificence de la nature plus sublime lorsqu'elle s'éveille d'un long repos... j'allais contempler avec recueillement les beautés nocturnes du ciel et des monts... combien de fois me suis-je oublié le soir auprès de la chapelle de Soulom d'où mes regards ne plongeaient qu'avec émoi dans les précipices où mugit le gave de Cauterets, à contempler tout ce que la nature déroulait devant moi de beautés.

Dans ces lieux nous trouvons les abbayes de Saint-Savin, de Saint-Orens et nous repartons pour une séquence historique ; il mentionne la maison Miramont où vécut Despouirins qui, de nos jours, fut habitée par Jacques Chancel. Après Pierrefitte c'est l'entrée de la gorge et des belles horreurs ; ce terme employé par de nombreux auteurs au début du 19^e siècle n'était pas précédé de l'adjectif *belle* et signifiait simplement une nature qui faisait peur pour des personnes qui fréquentaient les stations thermales et ne s'en éloignaient guère. Chausenque mentionne les travaux effectués dans cette tranchée qui n'était parcourue que par un sentier escarpé pas toujours praticable. En 1746, l'intendant d'Étigny termine une route au-dessus du gave et en 1807 l'ingénieur en chef du département Lefranc construit le pont de la Hiéladère (actuel pont de la Reine).

Chausenque, son ami, est invité à la réunion festive pour sceller la pierre angulaire. « Charmante journée qui procure plus de plaisir que l'inauguration des monuments de rois » dit-il ; les derniers aménagements auront lieu en 1844. Après ces horreurs, le lecteur arrive dans une nouvelle oasis, le bassin de Luz-Saint-Sauveur.

Description et histoire s'ensuivent avec Goths et Sarrasins autour du château et de la chapelle et puis la montée se poursuit vers le lieu central, historique, une base importante de découvertes pour l'auteur ; c'est Barèges.

— *Montagnes de Barèges* —

Il suit le gave indocile et arrive au village dont la première visite illustre fut celle du duc de Maine, fils reconnu de Louis XIV, accompagné par madame Scarron qui allait devenir madame de Maintenon. Pour atteindre la « station thermale » en 1675 le passage se faisait par le col du Tourmalet avec la cohorte de porteurs nécessaires à ce détachement de la cour du roi. L'auteur décrit les thermes de Barèges avec les principaux personnages et prolonge la nomenclature par des considérations géologiques en citant Palassou et Ramond comme visiteurs célèbres qui ont déjà parlé du feu central et de son action sur les roches et l'eau. Bien vite il sort de terre et part vers les fleurs qui abondent sur tous les versants et s'installe sur l'ancien lieu d'ermitage de Saint-Justin, merveilleux belvédère. Il examine l'ensemble de ce haut bassin et en tire des conclusions sur la situation catastrophique de Barèges vis-à-vis du terrible Bastan et des avalanches qui, un jour emporteront définitivement le village à moins que l'on ne fasse des plantations et aménage les berges. L'hiver, les gens s'en vont car le village est inhabitable, mais pour celui qui y reste c'est un exil de Sibérie mentionne-t-il. Enfin comme dit Ramond : « À Barèges il n'y a rien à faire que d'en sortir ». Chausenque est venu pour cela et il commence par les environs immédiats, le Lienz, la Piquette, l'Ayré, situés sur la rive gauche de la vallée dont la végétation

Les aquarelles de Vincent de Chausenque



Château de Montaner (Vic-Bilh, Béarn).



Château fort de Lourdes.

Les aquarelles de Vincent de Chausenque



Pic du Midi de Bigorre vu de Lienz.



Le chaos de Gèdre.

est abondante avec des prairies, des arbres, des sources, des fleurs. Dans ce décor bucolique il est satisfait, heureux, et n'aspire pas à gravir les hautes cimes dans un élan de conquérant.

Que d'heures j'ai passées pendant la chaleur du jour dans une retraite tranquille, quoique à deux pas des bains, assis entre deux roches qu'ombrageait un vieux hêtre et près d'une source qui murmurait à mes pieds... tapissé de ce gazon alpin dont la finesse et l'uni sont inconnus dans la plaine, il offre mille asiles délicieux... comme l'œil aime à se reposer sur ces longs tapis de verdure et qu'on se sent à l'aise dans ces retraites où les pasteurs mènent une vie si solitaire !

Voilà le sentiment profond qui anime notre montagnard aimant la contemplation et l'étude mais sachant grimper quand son goût de la découverte l'amène dans des endroits escarpés.

— *L'Ayré, l'Asblancs* —

D'ailleurs, il va au sommet de l'Ayré et décrit pour le lecteur l'immense panorama qui s'étale devant lui : les montagnes au-dessus de Luz, Ardiden, Cestrède... le débonnaire pic du Midi et enfin le massif du Néouvielle qui le nargue avec ses murailles et ses névés. Ces lieux sans vie, garnis de rochers en ruine, témoins de la désagrégation, du temps qui passe, lui inspirent de la tristesse et il les désigne comme lieux abandonnés : pas de pelouses, pas de fleurs, pas de brebis, pas de pâtres, seuls les isards y vivent. Depuis l'Ayré, l'aventurier veut se rapprocher du Néouvielle, il entreprend la traversée de la crête qui mène au lac de la Glère et après beaucoup de difficultés vaincues il arrive sur les pelouses bienveillantes qui dominent le lac mais, toujours curieux, il continue jusqu'au lac Estellat. Le Néouvielle est encore loin dans l'espace et dans le temps. Il a côtoyé les schistes et aperçu le socle de granit sous ses pieds qui évoque au géologue l'image de la naissance de la chaîne, car il sait qu'il est sur l'axe central.



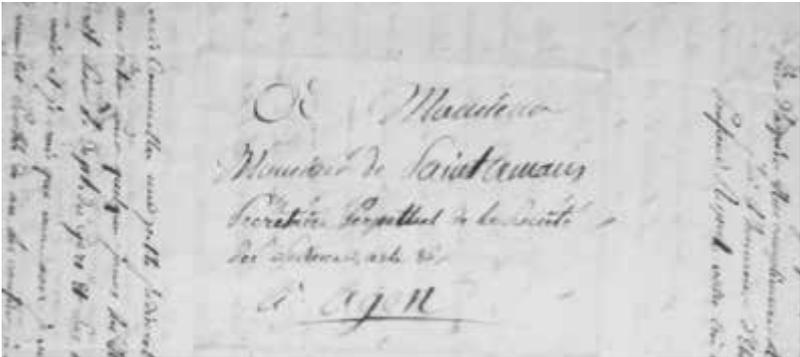
Il est loin mais, un jour, j'y monterai.

Je voyais la masse énorme du Néouvielle s'exhausser des profondeurs de la Terre, en soulever la croûte formée d'agglomérations horizontales, la briser, la surmonter, en repoussant ses couches disloquées et redressées... C'est sur place et en vue de ce grand livre ouvert que la nouvelle théorie sur la formation des montagnes pourrait être jugée et appréciée s'il en était besoin encore, car on a sous la main les pièces du procès et les témoignages concluants de toutes parts surgissent à l'appui.

Il redescend dans la vallée, boit un peu de lait dans un couïla et rejoint Barèges dans les brumes.

En 1801, il a fait partie d'un club de botanistes à Metz avec des amis de vingt ans, enthousiastes comme lui ; aussi, quand il arrive à Barèges, sa palette de connaissances enrichie de la flore, lui permet d'en profiter pleinement. Il conseille de découvrir au mois de juillet ces trésors vers Ereslids (Soum de la Piquette), riche aussi en cristaux ou bien vers Asblancs (les Labas Blancs) rive droite près de la crête qui donne sur le lac de Lhéou (lac Bleu). Il parle de la pureté des lieux que n'ont pas souillés les poussières et les impures exhalaisons des plaines. Il est émerveillé par la vie de la plante, la fleur, le fruit asile maternel de la semence et cette montagne fleurie qui devient une source de bien être jamais tarie, où l'âme se nourrit de hautes pensées comme il le précise. Il en profite pour faire

un inventaire de ses découvertes et l'énumération est complète mais il n'est pas le premier. En effet, et il le sait, Ramond, professeur d'histoire naturelle à Tarbes a fréquenté ces lieux et a invité de nombreux spécialistes à herboriser comme le célèbre Picot de La Peyrouse, savant et maire de Toulouse dont nous avons parlé au sujet du mont Perdu ainsi que son ami et collègue Saint-Amans d'Agen avec lequel il entretiendra une nombreuse correspondance.



Lettre de Vincent de Chausenque adressée à Saint-Amans.

Profitant d'une belle journée Vincent arrive au pic d'Asblancs et tombe nez à nez avec une armoise, le génépi des Suisses. Il se contente d'en respirer les parfums tout en se reposant à demi-couché comme il le rappelle, mais il n'a pas la liqueur dans son sac. Il va au lac Bleu et revient à Barèges en admirant l'ingéniosité des habitants de Sers qui ont établi un ensemble de canaux d'irrigation qui permettent de réaliser jusqu'à quatre coupes d'herbes dans l'année, l'herbe ce trésor des montagnes. Pour tous ceux qui venaient se soigner dans la station thermale et avaient envie d'en sortir, le pic du Midi offrait un objectif aux plus valeureux.

— *Pic du Midi de Bigorre* —

Pendant sa période militaire passée à Lourdes il y vient souvent et naturellement, un matin, le vingt août, il part à

cheval avec un groupe vers ce sommet légendaire à deux heures du matin, au clair de lune, l'étoile du berger leur indiquant la direction. Au pied du Tourmalet, il est impatient de fouler le sol, au lever du jour, et descend de son cheval. Ils abandonnent les chevaux au lac d'Oncet où se trouvent les pasteurs qu'il connaît et qui lui ont souvent offert le bol de lait réparateur. Voici quelques impressions qu'il reproduit assez souvent et qui sont un thème cher à son cœur comme à celui de Ramond :

Si une existence sans amertume et tranquille se trouve quelque part, qui pourrait ne pas faire pencher la balance en faveur de ces pasteurs des montagnes, dont l'âme dans une vie forcément contemplative, nourrie par les grands objets qui enserrent leurs retraites, est souvent forte et généreuse sous les seules leçons de la nature ? Que de fois sur la pierre hospitalière du pâtre à demi sauvage qui, dans sa solitude, n'a d'autre société que ses troupeaux, le ciel et les montagnes, n'ai-je pas été surpris de trouver sous une rude enveloppe, des qualités intellectuelles peu communes et des réflexions exprimées avec énergie et originalité.

Après le col de Sencours, il quitte la troupe pour monter par l'arête qui domine le vallon d'Arize et notre grimpeur nous fait profiter de considérations géologiques et floristiques. Arrivé au sommet, la description du panorama est complète, il mentionne les traces de la hutte construite par Reboul quand il calculait la hauteur des sommets de la chaîne.

Il se souvient qu'une fois il y est monté de nuit pour voir le lever du soleil avec La Boulinière, secrétaire général à la préfecture de Tarbes, son frère et deux guides munis de lanternes. La troupe à cheval part à onze heures mais les lampes s'éteignent rapidement en franchissant le ruisseau du Lienz, heureusement les chevaux connaissent le chemin. Ils les abandonnent au pied du Tourmalet et montent dans la nuit à la clarté des étoiles, en évitant de buter sur les vaches qui dorment sur le plateau du lac d'Oncet, pour arriver au sommet dans le froid glacial de l'aube. La plaine est sombre, pas de lumières, seules les étoiles et la neige sur les monts se détachent et il cite le poète :

Dans ce vide immense je ne vois que la nuit et n'entends que le silence.



Hymne au soleil.

Ils grelottent dans une cavité un peu à l'abri du vent, boivent un peu d'eau-de-vie en attendant le spectacle sublime d'une nouvelle journée qui s'annonce. Il cite Madame de Staël qui vient le conforter dans son sentiment alors qu'il se gèle à près de 3 000 m d'altitude, situation peu courante à son époque :

Mais si notre âme est émue, si elle cherche un Dieu dans l'Univers, si même elle veut encore de la gloire et de l'amour, il y a des nuages qui lui parlent, des torrents qui se laissent interroger, et le vent dans la bruyère semble dire quelque chose que l'on aime.

Il décrit cette renaissance de la Terre comme au premier jour de la création avec le talent de son maître Rousseau. Il aperçoit la Montagne noire chère à son souvenir de collégien et aux Sorèziens sans oublier le génial Paul Riquet. Toutefois, il réserve un chapitre pour son hymne au soleil dont il perçoit, de là-haut, tout le symbole et la merveilleuse synthèse à toutes nos interrogations sans aller chercher l'improbable ailleurs :

Quelle main puissante a soulevé ce voile, ou plutôt quelle divinité a opéré ce prodige ? C'est toi glorieux soleil ! Toi, que tant de peuples prosternés devant ta magnificence, ont salué du nom de Dieu, parce que rien de plus grand ne les frappait sous le ciel, toi que tant

d'hymnes sacrés ont chanté chez les nations antiques, toi qui échauffais le génie de leurs poètes...

Il monte au pic plusieurs fois et décrit une rencontre au sommet avec une harde d'une quarantaine d'isards, le guetteur, la mère, les petits, toute une grande famille charmante, hélas trop poursuivie par les chasseurs. Il n'oublie pas de mentionner, le compagnon indispensable du montagnard qu'est le bâton. C'est la troisième jambe, on descend avec rapidité sur la neige ou les pentes « herbues » les plus inclinées, il faut qu'il soit léger et solide, la vie en dépend parfois, voilà ses conseils.

— *Parenthèse : retour à Gontaud* —

Cette errance de pyrénéiste lui convient et ces moments passés dans les montagnes correspondent à sa vie selon ses goûts comme il l'avoue ; il n'était pas disposé à suivre Napoléon : le bâton oui, le fusil non. C'est un capitaine, gouverneur de la prison du château de Lourdes, « objecteur de conscience »,



La maison familiale de Vincent de Chausenque à Gontaud.

qui démissionne de sa charge en 1807, à vingt-cinq ans, et revient à Gontaud pour administrer les terres du domaine familial car son père est fatigué et il est fils unique.

Nul doute que cette nouvelle vie à bâtir lui convient, il aura la possibilité de revenir dans les Pyrénées à la belle saison pour continuer ses aventures en terre connue et inconnue.

Présentons un personnage important dans la vie de Chauzenque : Jean Florimond Boudon de Saint-Amans né à Agen en 1748 ; il fait ses études à l'académie de Montpellier. Il va aux Antilles pour son service militaire en tant qu'officier mais se consacre ensuite à la science, à l'archéologie et à l'histoire. Il est nommé commissaire du roi pour la formation du département du Lot-et-Garonne en 1791. C'est un grand ami de Ramond et, comme lui à Tarbes, il participe à la création de l'École centrale à Agen et devient professeur de sciences naturelles. Il est correspondant de la société Linéenne de Paris, membre associé de l'Académie de Bordeaux. Il assure la présidence du Conseil général de 1800 à 1831. Il a écrit notamment en 1789, *Fragments d'un voyage sentimental et pittoresque dans les Hautes-Pyrénées*. Beraldi donne son appréciation :

Quand un livre tourne à l'herbier, il cesse d'être livre. Mais lorsqu'il s'évade de la botanique, Saint-Amans est un charmant écrivain. Son Voyage sentimental, botanique à part, est le petit livre d'un homme spirituel et aimable... précieux tableau qu'était en ce temps-là, un mois passé à Barèges avec une société d'élite... l'ascension du Pic du Midi où Saint-Amans à l'idée juste de comparer les montagnes du sud aux vagues de l'Océan Atlantique pétrifiées subitement au milieu d'une tempête... il remarque sur une pierre du sommet le nom du Cardinal de Rohan, évidemment monté avec Ramond... il fait un piquant tableau du pèlerinage d'Héas le 15 août... et le vicaire gascon qui pour exprimer la solitude d'Héas en temps ordinaire lui dit : « Quand je me retourne au dominus vobiscum, il m'arrive de ne voir à la porte de la chapelle que des ours, des loups et des isards.

Voilà une relation d'un grand intérêt pour le jeune Vincent. Dans une lettre à Saint-Amans, il lui dit :

Je crois que je vous devrais des excuses pour vous occuper de mes vagabondages, vous qui savez rendre votre temps si précieux, mais vous savez aussi que Franklin a dit que chaque homme avait un

sifflet pour l'amuser comme les enfants, le mien est un bien grand sifflet puisque ce sont les Pyrénées qui depuis longtemps m'amuse même l'hiver. Cette année je me propose d'aller me promener aux alentours de la Maladeta à laquelle M. Reboul a rendu le premier rang que le Mont Perdu avait usurpé.

En 1811, il va dans les Alpes pour prendre un peu de hauteur et voir les terrains à partir desquels Saussure, l'intrépide montagnard géologue, a construit sa théorie de la formation de la Terre. Il va à Chamonix, au Saint-Gothard, à la grande Chartreuse et il dessine quelques paysages. Il écrit à Saint-Amans pour lui faire part de son voyage :

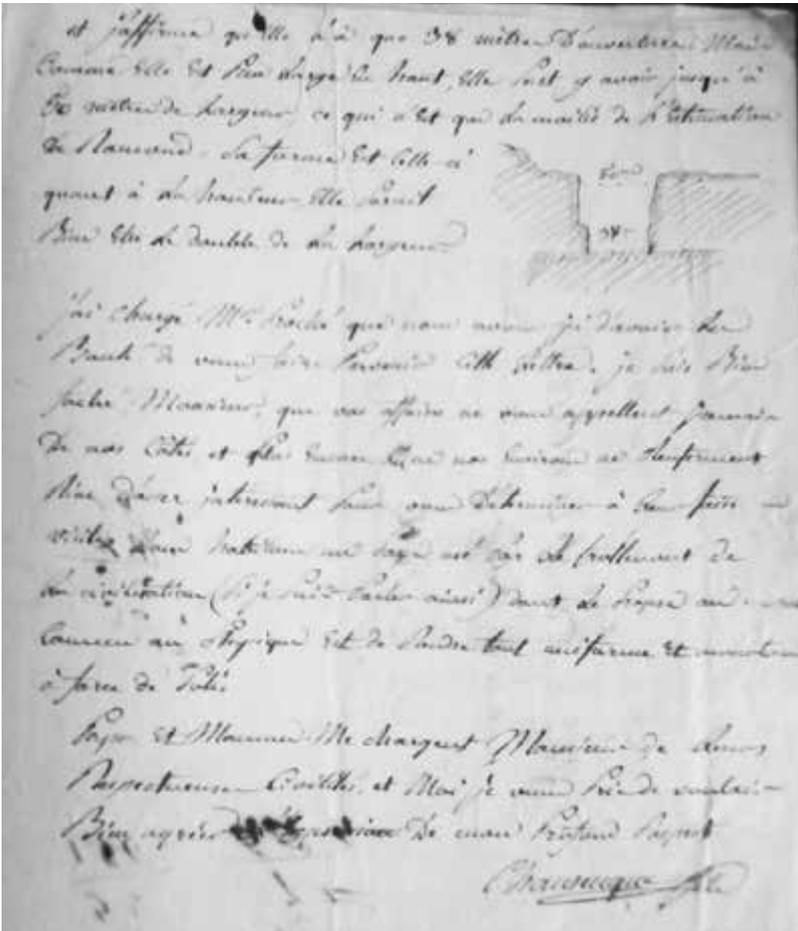
Je voudrais bien pouvoir vous montrer de très belles vues dont j'ai fait les croquis dans les Alpes mais je n'ai pas pu les faire à l'aquarelle comme je me le proposais. J'ai surtout une vue du mont Blanc et de toute la chaîne des aiguilles prise du sommet du Brévent qui en des mains habiles ferait le sujet d'un beau tableau.

Ce voyage dans les Alpes sera mis au propre dans des cahiers lisibles car Prosper Noubel, son futur éditeur, membre de la Société d'Agriculture d'Agen, le présentera à l'Assemblée les 5 et 10 juin 1816. Il revient à Gontaud en passant par la côte du Languedoc et le canal du Midi.

C'est un homme cultivé qui participe à la vie de la commune d'abord en tant que conseiller municipal, puis adjoint au maire. En 1817 il est reçu comme membre correspondant de la Société d'Agriculture, Sciences, Lettres et Arts d'Agen, créée en 1776 par Lacépède, Saint-Amans et huit amis savants dans diverses disciplines (Saint-Amans en est le secrétaire).

Ces Sociétés régionales ont été créées à partir de 1760. Ce botaniste, ami de Ramond, connaît la famille de Vincent et ce dernier, dans la correspondance qu'il échange avec lui, indique toujours « les civilités » que lui transmettent ses parents et il signe *Chausenque fils*. Dans l'une de ses lettres, il lui parle d'un livre de Dralet :

Il y a beaucoup d'observations particulières à l'auteur et il a répété l'erreur de Ramond sur la largeur de la Brèche de Roland qu'il dit être de 300 pieds (près de 100 m). Je l'ai mesurée par moi-même et j'affirme qu'elle n'a que 36 m d'ouverture mais comme elle est plus



Extrait de lettre à Saint-Amans signée « Chausenque fils »
en date du 24 septembre 1813.

large en haut, elle peut y avoir jusqu'à 50 m de largeur ce qui n'est que la moitié de l'estimation de Ramond. Sa forme est celle-ci [dessin joint]. Quant à la hauteur elle paraît bien être le double de la largeur.

L'argument est irréfutable, il a compté ses pas entre les deux falaises qui bordent l'ouverture. Saint-Amans qui écrit régulièrement à Ramond, son collègue botaniste et ami, lui en parlera aimablement.